



**HAL**  
open science

## L'Araméen et la Tradition Juive

Pablo Kirtchuk

► **To cite this version:**

| Pablo Kirtchuk. L'Araméen et la Tradition Juive. 2010. hal-00560132

**HAL Id: hal-00560132**

**<https://hal.science/hal-00560132>**

Preprint submitted on 27 Jan 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'ARAMÉEN et la TRADITION JUIVE

Pablo Kirtchuk, LACITO-CNRS, INaLCO<sup>1</sup>

**0.** La plupart des textes traditionnels juifs sont rédigés en Hébreu (H.). Il en va ainsi de la Bible et de ses commentaires ainsi que de sa prolongation orale, la Michna, mais aussi de nombre de prières, midrashim, piyyuTim (œuvres poétiques à sujet religieux), œuvres philosophiques médiévales et de la création faite en hébreu contemporain (HC). Cependant, il est une autre langue qui imprègne cette culture depuis ses origines, d'abord timidement, puis de façon de plus en plus présente : l'Araméen (A.). Or loin de se cantonner aux textes juifs où elle occupe une place de choix (qu'on pense au Qaddiš, à Kol Nidrey et au Zohar) c'est une langue dont l'étendue tant dans le temps que dans l'espace en fait un cas particulier parmi toutes les langues sémitiques, H. compris. D'ailleurs, très peu nombreuses sont les langues actuelles, sémitiques ou non, parlées et documentées depuis trois mille ans consécutifs.

**0.1** **0.1** En effet, les plus anciens documents A. datent du XII<sup>e</sup> siècle avant l'ère commune (AEC). S'il est vrai que les plus vieux documents hébreux - les gloses cananéennes de Tell El-Amarna (Égypte), considérées comme du Proto-Hébreu - datent du XIV<sup>e</sup> s. AEC, A. n'a jamais cessé d'être parlé, alors que H. connaît une période de 18 siècles (du II<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup>) où il ne sert pas à la communication orale et n'est langue maternelle de personne. S'il n'était pas mort, puisqu'il servait à la communication dans des contextes culturellement bien délimités, il était en sommeil profond. Cette différence entre A. et H. a des conséquences dont on parlera *in fine*. La plupart des documents A., quel qu'en soit le support (stèles, papyri, tablettes d'argile, &c.) proviennent de Mésopotamie ('Entre les fleuves [Tigre et Euphrate]', soit l'Irak actuel), et de la Méditerranée Orientale jusqu'à et y compris l'Égypte. Mais certains viennent du Caucase, Turquie, Iran, Afghanistan, Pakistan, Inde et Chine, et de l'aire que ces pays délimitent. A. a été la langue officielle des empires qui se sont succédés en Mésopotamie ancienne : Assyrie, Babylonie et Perse. Il a été la langue véhiculaire de ce qui est aujourd'hui le Proche et Moyen Orient, au point qu'à l'époque hellénistique (premiers siècles avant et après le début de l'ère commune), sous la forte pression exercée par A. - que l'on pense au latin dans l'empire romain - les Juifs ont peu à peu délaissé H. en sa faveur, d'où la foison de traductions de la Bible en cette langue (Onqelos à la Tora, Jonathan aux Prophètes n'en sont que les plus connues) : c'est à ce propos qu'on dit *?šhâd miqrâ?* *w<sup>e</sup>?šhâd targum*, 'une lecture [dans l'original] et une en **traduction**'. A telle enseigne que si la Michna est encore rédigée en H., sa suite, les deux Talmudim, de Babylone et de Jérusalem, le sont en A. (mais pas dans le même dialecte, le 1<sup>er</sup> est en dialecte oriental, l'autre en occidental). Or R Yehuda Hanassi lui-même s'élève (SoTa 49b) contre le fait qu'en Eretz-Israël on parle A. ('sursi') : il faudrait y parler soit H., soit grec, dit-il, et un de ses collègues dit : soit H., soit persan. Ce signifie qu'au 3<sup>e</sup> siècle ce

---

<sup>1</sup> L'auteur enseigne le Néo-Araméen Oriental à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Langues O') et fait partie du laboratoire *Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO)* du CNRS. Habilité à diriger des recherches en linguistique générale, il exerça entre 1997 et 2002 les fonctions de Professeur des Universités en Linguistique Hébraïque et Générale, associé au département d'Hébreu de l'Université Ben-Gourion à Beer-Sheva, Israël. Il est aussi Professeur Agrégé d'Hébreu.

processus progressif était bien enclenché : au début ce ne sont que les élites qui parlent A. au point que leur H. se met à vaciller, comme il est rapporté dans Meguilla 18 : deux sages doivent se tourner vers la servante pour s'enquérir du sens des mots H. *ħaloglogot* 'laitue', *Ti'Te* 'balaya' et *b<sup>e</sup>serugin* 'par intermittence', qu'ils ont oubliés mais pas elle. L'H. parlé se réduit peu à peu à une sorte de patois conservé seulement par le peuple, qui finira par le délaisser à son tour. Ce n'est que la lecture ininterrompue de la Tora, de la Haftara, des Psaumes et d'une partie des prières dans le texte H. qui lui assurera une pérennité en face d'A. puis de l'arabe, l'anglais &c. Ce n'est pas un hasard si les courants qui déniaient au Judaïsme sa dimension nationale prient en vernaculaire, non pas en H.

**1.** Voici schématiquement les différents stades diachroniques de l'A., sur des critères linguistiques (grammaire et vocabulaire)

Araméen Ancien, 1200-700 AEC  
 Araméen d'Empire, 700-300 AEC  
 Araméen Moyen, 300 AEC-200 EC  
 Araméen Tardif, 200-1600  
 Néo-Araméen, à partir de 1600

**1.1** L'Araméen Ancien est documenté par des inscriptions en provenance de l'aire citée plus haut mais aussi de textes plus tardifs qui conservent des propriétés grammaticales anciennes comme ceux en dialectes Nabatéen et Palmyréen. Deux mots en Araméen Ancien figurent dans la Tora (*y<sup>e</sup>gar ħah<sup>a</sup>du<sup>t</sup>â?*, Genèse 31 :47). L'Araméen Ancien est une langue de structure sémitique classique : le nom peut être aux états dits absolu, défini ou construit, cf. *bayit*, *beytâ*, *beyt-* 'maison, la maison, maison de' ; le verbe à une conjugaison à préfixes, dite *inaccompli* ou *parfait* et une à suffixes, dite *accompli* ou *imparfait*, il existe des phrases nominales, dont le prédicat est un nom sans besoin de copule ni de verbe conjugué (*malka rab* 'le roi = grand', cf. fr. 'Tel père - tel fils') et la possession est de l'existence rattachée (*li bayit* 'à moi [une] maison' = 'J'ai une maison').

**1.2** Or la plupart de l'A. Biblique fait partie de l'Araméen d'Empire : Esdras 4, 8 - 6, 18 ; 7, 12-26 (IV<sup>e</sup> s. ou peut-être plus tôt) ; Daniel 2, 4-7, 28 (le livre de Daniel est achevé en 164 AEC) et Jérémie 10, 11. C'est l'état de langue de ces textes que la Michna appelle 'aramit' (Yadayim iv: 5), alors que l'A. contemporain de la Michna elle-même, soit l'Araméen Moyen, y est appelé *sursi* (syriaque), dont R. Shmuel Ben Nahman dit (*B<sup>e</sup>re<sup>l</sup>ši :t rabba* 74, 14) dit qu'il faut le tenir en haute estime car il est présent dans la Bible, montrant au passage que pour lui le *sursi* c'est bel et bien de l'A. Et c'est sur l'A., quoique non *en* A., que parle le livre des Rois (II, 8, 26) montrant qu'à l'époque du premier Temple A. était encore inconnu du peuple de Judée : '?elyâqi :m, fils de hilqyyâ, šebnâ et yo?âš dirent à rabšâqé: Parle à tes serviteurs en araméen, car nous le comprenons; et ne nous parle pas en judéen, aux oreilles du peuple qui est sur la muraille'. Une distinction entre A. oriental (AOr) et occidental (AOc) se fait jour à cette période-là, mais elle existe depuis bien avant et va s'intensifiant jusqu'à nos jours (cf. § 1.5). C'est en Araméen d'Empire que sont rédigés les textes officiels de plusieurs empires. L'Araméen d'Empire abonde en formules officielles, dont certaines sont des calques du persan. C'est en Araméen d'Empire qu'est rédigée la riche documentation constituée de papyri trouvés dans l'île d'Éléphantine sur le Nil (rattachée à présent à

Assouan) en Haute Egypte. Elle nous renseigne de façon détaillée sur la vie d'une communauté de mercenaires juifs qui vivaient, avec leurs familles, dans la garnison chargée de surveiller la frontière sud de l'Égypte. Rappelons aussi la traduction en Araméen d'Empire de l'inscription trilingue (vieux-perse, akkadien et élamite) de Behistun décrivant les conquêtes du roi persan Darius ; une autre traduction en A. a été trouvée à Saqqara. D'Hermopolis, toujours en Egypte, proviennent des lettres d'autres soldats araméophones datées de peu avant 500 AEC. Une des plus grandes collections de textes en Araméen d'Empire (VI<sup>e</sup> s. AEC) est celle des tablettes des fortifications de Persépolis en Perse. C'est en Araméen d'Empire aussi que sont rédigés en Mésopotamie les courts registres insérés dans des documents assyro-babyloniens : l'Ostracon d'Assyrie (une lettre envoyée vers 600 AEC par Bel-Etir de Babylone à Pir'i-Amurri d'Assyrie) et des inscriptions de Perse, d'Anatolie, de Samarie et d'Arabie.

**1.3** L'Araméen Moyen est la variante qui se généralise dans toute l'aire Proche et Moyen-orientale comme langue de communication orale non seulement entre des peuples parlant des langues différentes (cf. l'anglais à présent), mais même à la place de ces langues (cf. le latin en Ibérie, Gaule, Italie et Dacie). Sont inclus sous la dénomination Araméen Moyen des documents rédigés en un araméen plus ou moins évolué par rapport à l'Araméen d'Empire, qui regroupe les textes suivants : les inscriptions provenant des régions frontalières du domaine araméen, à savoir principalement les cinq inscriptions du roi indien Asoka (268-233 AEC) découvertes en Afghanistan (d'autres inscriptions proviennent du Turkménistan et du Caucase). L'Araméen Moyen correspond en gros à la période du Second Temple. Sont en Araméen Moyen le texte consonantique des Targums d'Onqelos et de Jonathan, composés en Palestine (IIe-IIIe s.) et dont la vocalisation, qui s'est effectuée plus tard en Babylonie témoigne d'un dialecte A. oriental ; les manuscrits de la mer Morte (Qumrân, Wadi Murabbaʿat et Naḥal ḥeḇer) rassemblant des textes araméens de types divers. En premier lieu, des extraits d'apocryphes de la Bible : entre autres, ceux d'un Apocryphe de la Genèse : B<sup>re</sup>ʿšit Rabba, début du Ier s. AEC ; du Testament des Douze Patriarches (IIe s. AEC), d'une Prière de Nabonide (Ier s. AEC), du Livre d'Hénoch (IIe-Ier s. AEC), du Livre des Jubilés (IIe s. AEC) ; des fragments de Targumim : ceux d'un Targum sur le Lévitique (vers 100 AEC), sur Job (Ier s.), sur Tobie (vers 200 AEC). Enfin, des lettres datant de la révolte de Bar-Koziba ou Bar-Kokba, 132-135) et quelques brèves inscriptions de Jérusalem. L'H. des Midr<sup>š</sup>ey H<sup>a</sup>lāḳā de l'époque tannaïtique est grandement influencé par Araméen Moyen (si le latin fournit mainte expression juridique au français, cf. *habeas corpus*, c'est A qui fait de même pour H, cf. *Nikšey DeLa Naydei* > *nadlan* 'biens qui ne bougent pas = biens immobiliers'). C'est en AM aussi que sont les mots A. consignés dans l'Évangile *ε̄λι ε̄λι λαμ̄μα σαβακτᾱνι*, soit 'Mon Dieu mon Dieu, pourquoi m'abandonnas tu' - qui de ce fait ne sont pas 7, comme l'affirme à tort la tradition chrétienne suivant la version grecque, mais 4, car en sémitique aussi bien les indices possessifs que ceux de l'objet sont suffixés, au nom et au verbe respectivement Le grec n'ayant pas de phonème dorso-palatal fricatif sourd correspondant au ʃ hébreu et araméen, et ayant perdu la lettre qoppa, les š et q étymologiques de cette racine sont rendus par σ et κ respectivement, alors que la racine est naturellement šbq 'abandonner', d'où dans Kol Nidrey *šbi:qi:n* '[voeux] abandonnés'. C'est *syriaque* qu'on appelle l'A. utilisé par les chrétiens dès le début de l'ère commune. Il s'écrit en caractères spécifiques, pas très différents de l'écriture hébraïque actuelle, utilisée depuis le retour de l'exile de Babylone (V<sup>e</sup> s. AEC) qui est une autre variante de l'alphabet A. dite *assyrienne* ou encore *carrée*. On n'écrit

plus l'hébreu en alphabet H. ancien, directement adapté de l'alphabet phénicien, mais en caractères A. (résultant eux aussi d'une adaptation, quoique plus éloignée, de l'alphabet phénicien, comme la plupart des alphabets du monde, cf. Naveh 1989). C'est en syriaque qu'est rédigée l'une des plus vieilles traductions de la Bible, la *p<sup>e</sup>šitâ* (H. *p<sup>e</sup>šutâ* au sens de 'répandue', cf. 'sippur pāšut', 'Une histoire répandue', de S.J. Agnon), et c'est cette langue qui sert toujours dans la liturgie des chrétiens d'Orient.

**1.4** C'est déjà en Araméen Moyen mais surtout en Araméen Tardif que se généralisent et se consolident les traits grammaticaux qui finissent par devenir la norme, surtout de l'Araméen Oriental : (1) l'agglutination de l'article défini issu d'un démonstratif à la fin de tous noms (substantifs et adjectifs), ce qui le rend inopérant en tant qu'article pour en faire une marque nominale pure et simple (cf. *beyta* 'une/la maison', voir aussi Greenberg 1978), (2) l'agglutination du pronom personnel sujet au participe présent créant une nouvelle forme de conjugaison au présent, cf. *asqinan* 'nous traitons' (3) l'émergence de *l-* comme préfixe d'inaccompli à la 3<sup>e</sup> personne du masculin, cf. *l<sup>e</sup>hewey* 'sera' alors qu'ailleurs en sémitique y compris en Araméen Ancien et Araméen d'Empire c'est naturellement *y-* (en arabe c'est ainsi pour le féminin aussi); (4) l'abrègement du suffixe nominal du pluriel masculin *-ayya* en *-ey*, cf. *Kol Nidrey* '[tous les] vœux' en face de [*melek...*] *malkayya* '[le roi des] rois' ; (5) la disparition du *-n* suffixé comme porteur d'indices personnels à l'inaccompli, (6) la déphonologisation des post-vélaires (dites *gutturales*) par influence des langues indo-européennes environnantes, tout comme en H. achkenaze. C'est en effet à partir de l'Araméen Tardif que se fige la différence dialectale entre Est et Ouest, dont l'existence pourtant remonte pratiquement aux origines de la langue. La branche orientale donne le *Syriaque*, le dialecte parlé et écrit par les chrétiens d'Orient ; le *Mandéen*, dialecte parlé dans le sud de la Mésopotamie par une secte gnostique (A. *manda* correspond à H. *madda* 'connaissance', en grec γνωσις *gno:sis*) ; l'A. du Talmud de Babylone, la littérature des G<sup>e</sup>onim et les textes d'incantation trouvés principalement à Nippur en Perse. La branche occidentale regroupe l'A. Samaritain, l'A. Palestinien Chrétien et l'A. Galiléen dans lesquels sont rédigés la partie A. du Talmud de Jérusalem et des Midr<sup>e</sup>šey Aggada ainsi que le Targum Neofiti.

**1.5** NA, la variante moderne de l'A., est appelée A. ou *lišana deni* ('notre langue') par ses quelques 20 mille locuteurs juifs et *souret* par ses quelques 500 000 locuteurs chrétiens. dont eux de la plaine de Mossoul se disent *Chaldéens* - d'après Daniel (2, 4) : 'Et le Chaldéens parlèrent au roi en Araméen' – et ceux de la montagne *Assyriens* ou *Sourayé*. Or si A. est une langue sémitique nord-occidentale proche de l'ougaritique ainsi que des langues cananéennes à proprement parler telles l'hébreu et le phénicien avec ses prolongations punique et néo-punique, l'assyrien et le babylonien constituaient l'akkadien, langue sémitique orientale qui présentait une grammaire plus proche et plus éloignée de la grammaire proto-sémitique (conjugaisons verbales uniquement à préfixes ; forme nominale prédicative dite *statif* ou *permansif* ; perte des consonnes post-vélaires, dites *gutturales*, par influence sumérienne). Si les araméophones chrétiens modernes se disent *assyriens* cela n'a pas plus de justification que le nom de la *Syrie* issu de la re-analyse du mot *Assyrie* - comme si *As-* était un article défini préfixé - forgé à l'époque des Séleucides (premiers siècles AEC), dont l'avatar actuel ne continue l'Assyrie ni géographiquement, ni historiquement, ni ethniquement, ni culturellement. La raison de cette auto-appellation est le prestige de l'Empire mésopotamien.

NA est à présent morcelé en plusieurs dizaines de dialectes, regroupés en deux ensembles : Occidental (parlé en Syrie) et Oriental (parlée surtout au Kurdistan). La branche orientale de NA, dite NAO<sub>r</sub> (Néo-Araméen Oriental) ou NENA (North-Eastern Neo-Aramaic) est parlée par les Juifs et les Chrétiens (Jacobites, Nestoriens et Catholiques) du Kurdistan – partagé entre Turquie, Irak et Iran – ainsi que de l’Azerbaïdjan persan voisin, puis dans la région de Turquie appelée Turoyo (< Tur-Abdin, ‘la montagne des servants[-Dieu]) et dans les pays d’immigration de ces populations : Israël pour les Juifs ; France (où ils résident essentiellement à Sarcelles), Allemagne, U.S.A. , Australie &c. pour les chrétiens. Quant à la branche occidentale, elle est parlée en Syrie dans trois villages proches de Damas: Ma’alula, Gub Abdin et A(1)-Suwayda. Qu’il soit permis de mentionner ici le grand linguiste juif né à Alep Emile Benveniste (1902-1976), élu au Collège de France à 30 ans, qui avait été repéré à la yeshiva par son maître Sylvain Lévy – spécialiste de sanskrit qui y remplaçait un collègue parti au front – grâce à ses brillantes comparaisons entre A., H. et arabe. Mondialement connu et toujours cité comme spécialiste d’Indo-Européen et de linguistique générale, Benveniste consacra une étude à la langue qui nous occupe ici et qu’il avait étudiée d’abord dans la Guemara. Ses disciples, mes maîtres G. Lazard, de l’Institut ; H. Rosén (1922-1999) et - yibaddel lehayyim ‘arukkim - Sh. Shaked, tous deux de l’Académie Israélienne des Sciences et des Lettres, ont eux aussi consacré d’importantes études à A. Les différences grammaticales entre NAO<sub>r</sub> et NAO<sub>c</sub> sont importantes. NAO<sub>r</sub> a développé nombre de traits qui le rapprochent des langues indo-européennes (plus spécifiquement indo-iraniennes, surtout persan et kurde) parlées également par la plupart de ses locuteurs. En revanche, la grammaire de la branche occidentale (NAO<sub>c</sub>) ressemble à celle des stades plus anciens de la langue. NAO<sub>r</sub> n’admet que des phrases verbales (cf. fr. ‘Le fils ressemble / est semblable au père’) et a développé un verbe d’existence au présent qui fonctionne aussi comme copule (*Polos basima ileh* ‘Paul est en bonne santé’) et un verbe de possession (*?itli brona ‘J’ai un fils’*). La conjugaison verbale est fondée désormais sur deux anciens participes, *parfait* (ou passif) et *non-parfait* (ou actif), qui ne fonctionnent plus comme tels que lorsqu’ils portent l’ancien article défini postposé (voir plus haut). Leur fonction principale est de fournir les bases de la conjugaison verbale, dite à ergativité scindée dans la mesure où, au parfait (une des formes de passé), un indice personnel du sujet est suffixé au participe et construit comme si c’était un complément d’objet indirect : pour dire j’ai vu’ on dit *xzi-l-i*, ‘vu-à-moi’ ; pour dire ‘je t’ai vu’, on dit *xzi-t-l-i*, soit ‘vu-toi-à-moi’. Ce n’est pas un passif dans la mesure où le verbe ne s’accorde pas en genre et en nombre au sujet, et qu’il y a une forme explicite de passif avec le verbe *pya* } *a* ‘se reposer > rester > devenir’ A noter que dans certains dialectes NA –t- intervocalique se prononce [l], ‘maison’ se dit *bela* ([beda] < beta < *beyta* < *bayit*)) ; pour le même genre de phénomène, cf. la correspondance d / l dans le nom grec d’Οδυσσεύς (Odysse) – latin Ulysse, grec *δακρυ* (*dakru*) - latin *lacry*-(ma) ‘larme’, etc. Un phénomène dans certaines dialectes NA qui rappelle l’hébreu achkenaze est la prononciation [o] du [a] long et [s] du t fricatif ([t] en position non-initiale de l’hébreu biblique), cf. H. achk. [bayis] (d’où Yiddish *balébošté* ‘maîtresse de maison’) - NA [besa] ‘maison’. En revanche, la grammaire de la branche occidentale (NAO<sub>c</sub>) ressemble à celle des stades plus anciens de la langue. Les plus anciens textes en NA sont des *drashot* NAO<sub>r</sub> juives éditées par Yona Sabar de l’Université de Californie à Los Angeles dont c’est la langue maternelle. Depuis, des textes chrétiens ont été publiés, essentiellement de nature religieuse, mais il y a aussi des textes littéraires originaux et traduits : il existe par exemple une version de ‘La fille du Capitaine’ de Pushkin qui date

des premières années de l'Union Soviétique, où les Aïssor ('Assyriens') y étaient considérés une minorité nationale et choyés comme tels.

2. C'est le moment de boucler la boucle. Si le Néo-Araméen s'appelle ainsi et non pas Araméen Contemporain, c'est qu'il est à ce point différent de l'A. que ce n'est plus de l'A. à proprement parler : Lâbân l'Araméen ne comprendrait probablement pas plus NA que Jules César ne comprendrait le français. De même, un enfant francophone actuel ne comprend absolument pas les Serments de Strasbourg (premier texte considéré comme étant écrit en français et datant de 842) voire la Chanson de Roland, bien plus tardive. Il en va tout autrement pour l'Hébreu : n'ayant pas été parlé pendant une durée égale à celle où il l'a été, son évolution a été gelée au point que ce que l'on parle à présent n'est pas du Néo-Hébreu, du Ivrit ou autre chose, mais tout simplement H. : Contemporain ou encore Israélien comme l'appelait mon maître pour cette matière le Professeur Haiim Rosén, mais H. tout de même. R. Aqîba pourrait probablement trouver du sens dans le *Haaretz* d'aujourd'hui, y compris aux mots d'origine latine et grecque passés en HC directement ou bien par le biais de langues indo-européennes modernes de même que l'enfant hébreophone actuel trouve du sens à la Tora et à la Michna sans besoin de traduction. Grâce à la lecture de la Tora dans la synagogue qui s'est toujours faite dans l'original hébreu, les Juifs ont gardé une connaissance passive de la langue, qui a permis de la réactiver (la réactivation du basque et du gaélique, inconnus de leurs locuteurs potentiels, a échoué). Langue véhiculaire des Proche et Moyen Orient, A. a été adopté par les Juifs quand les Nations l'ont adopté ; une fois qu'elles l'ont délaissé pour d'autres langues – l'arabe comme langue véhiculaire en terre d'Islam avec l'avènement de celui-ci au 7<sup>e</sup> siècle et l'expansion qui s'en est suivie, les vernaculaires locaux ailleurs - les Juifs aussi l'ont délaissé. Paradoxalement, si c'est en A. que sont rédigés certains textes juifs importants, A. n'a jamais été une langue des Juifs exclusivement. Si H. contient des éléments araméens, la réciproque n'est pas vraie. En revanche, H. (puis le yiddish et le judéo-espagnol, qui en contiennent beaucoup et se distinguent clairement des variantes allemande et espagnole parlées par les non-Juifs, ainsi que le judéo-arabe, que j'ai eu l'honneur d'étudier avec J. Blau) le sont toujours. Enfin, on aura compris que contrairement à une opinion entendue ici ou là, qui reflète peut-être l'opinion de Rav selon laquelle Adam parlait A. (Guemara Sanhedrin 38b), A. n'est pas l'ancêtre d'H. : ils descendent tous deux, avec l'arabe, le sud-arabique, les langues sémitiques d'Ethiopie et l'akkadien d'une langue reconstruite qu'on appelle Proto-Sémitique, l'H. s'y rattachant au travers d'une branche intermédiaire, le Cananéen Le Proto-Sémitique lui-même n'est qu'une branche de l'Afro-Asiatique, qui inclut aussi les langues couchitiques, le berbère et l'ancien égyptien ; l'Afro-Asiatique lui-même appartient à un tronc plus ancien appelé Nostratique. On le voit, les langues humaines se rattachent à des groupes de plus en plus vastes et de moins en moins nombreux, jusqu'à former la langue unique qu'un autre grand linguiste qui, enfant fréquenta l'école juive, et adulte continuait à parler yiddish à ses proches mais seulement en l'absence de sa femme que cela irritait, bien qu'elle soit juive aussi, l'Américain Joseph Greenberg (1915-2001), appelle Proto-Sapiens (2000, 2002). *ḵāpā ʔahat w<sup>e</sup>d<sup>e</sup> b̄ari:m ʔhādīm* (Genèse 11, 1-9). C'est en quelque sorte la langue de l'humanité avant la Tour de Babel.

## **Bibliographie**

- Benveniste, E. & A. Dupont-Sommer. 1966. 'Une inscription indo-araméenne d'Asoka provenant de Kandahar'. *Journal Asiatique* 254, 437-65.
- Gluska, I. 1999. *hašibrit w'ha'aramit b'maggaš b'tqumat hatana'im*. Editions Papyrus, Université de Tel-Aviv.
- Greenberg, J.H. 1978. 'How does a language acquire gender marks', in: *Universals of Human Language*, Stanford University Press ;
- Greenberg, J. 2000, 2002. *Indo-European and its Closest Relatives. The Eurasiatic Language Family Vol. 1-2*, Stanford: Stanford University Press.
- Kirtchuk, P. à paraître. 'Aspect as the Source of Diathesis in North-Eastern Neo-Aramaic (NENA) and Beyond with Remarks on Transitivity, Accusativity, Ergativity and Case ', in : *Aspect and Tense*, Guentchéva, Z. (ed.). Editions du CNRS.
- Kutscher, E. 1977. 'Aramaic', in : *Hebrew and Aramaic Studies*, Jerusalem : Magnes.
- Mélèze-Modrzejewski, J. 1991. *Les Juifs d'Égypte de Ramsès II à Hadrien*. Paris : Armand Colin.
- Naveh, J. 1989. *Early History of the Alphabet*. Jerusalem : Magnes.